

La destination de la lettre

Dominique Garand

Number 24, Spring 1985

Les yeux dans la nuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garand, D. (1985). La destination de la lettre. *Moebius*, (24), 91–98.

DOMINIQUE GARAND

La destination de la lettre

LOUISE COTNOIR

Les Rendez-vous par correspondance

suivi de **Les Prénoms**

avec des photos de Danielle Péret

Les éditions du remue-ménage, coll. «connivences»
1984, 101 p.

MADELEINE GAGNON

La Lettre infinie

VLB éditeur, 1984, 108 p.

C'est par un jeu de correspondances arbitraires que j'ai décidé d'entreprendre la lecture des livres de Louise Cotnoir et de Madeleine Gagnon. Les unit, de prime abord, l'appartenance à un courant d'écriture qui cherche à établir une solidarité entre femmes écrivaines. Mais le facteur déterminant dans mon choix et ma lecture fut de retrouver en ces deux livres une thématique commune, précisément celle de la correspondance. Je comprends que Cotnoir et Gagnon (après Derrida dans son livre **La Carte postale**) aient pu se laisser tenter par une méditation sur le travail de la lettre, et plus particulièrement (on s'en doutera) de la lettre d'amour. Dans la communication et l'échange, la lettre est à peu près ce qu'il y a de plus problématique, de plus ambiguë, de plus sujet à malentendus. La lettre n'est pas qu'épître, envoi et proclamation, elle est avant tout (et c'est ce qui retient le plus nos deux auteurs, surtout M. Gagnon) le plus clair témoignage d'une écriture qui s'invente et se déploie au coeur de l'absence (le «coeur de la lettre», c'est l'autre absent, rendu présent à soi dans l'écriture par l'interpellation).

La richesse et la séduction du sujet, le soigné de la présentation éditoriale des deux livres, la qualité de leur papier et de leur typographie ne sont toutefois pas le sceau de leur intérêt : il faut examiner plus attentivement le cachet, la signature et se demander ce qui les a dictés.

Louise Cotnoir : le rendez-vous avec soi

Les rapprochements affectués précédemment ne me font pas oublier ce que chacun de ces livres a de particulier. L'entreprise de Louise Cotnoir, quoique mythique par endroits, reste très éloignée du religieux incantatoire de **La Lettre infinie**. Cotnoir ne cherche pas à dissoudre le temps, l'espace et la personne; au contraire, la deictisation est constante. Dans **Les Rendez-vous**, la ponctualité est recherchée, même si parfois les rencontres sont ratées. Alors que **La Lettre infinie** est véritablement une missive, avec un destinataire ambigu, multiple, mais sans cesse interpellé, **Les Rendez-vous** apparaissent plutôt comme une réflexion en marge d'une ou de plusieurs correspondance(s): le «vous» et le «tu» des premières pages s'éclipsent pour ne réapparaître qu'une ou deux fois dans le texte, qui se termine d'ailleurs par ces mots éloquents: «je marche enfin dans mon histoire. Je m'incorpore. Je deviens ma propre visée.»

Cette conclusion m'autorise largement à lire le texte suivant, **Les Prénoms**, comme le contreséing des **Rendez-vous par correspondance**. L. Cotnoir a beau souhaiter «la lettre attendue où je ne m'oblige plus à justifier l'autorité de ma signature» (p. 45), il reste que **Les Prénoms** n'est rien d'autre qu'une caution généalogique destinée à positionner le «je». Je n'ai rien contre cela, je pense que tout écrivain peut ressentir un jour ou l'autre le besoin de marquer ses affinités. C'est tout de même une façon chez les femmes de se donner une histoire qui commence à faire son temps: innovatrice chez Virginia Woolf (et nullement mythologisée, au contraire très attentive aux conditions sociales et historiques de production), il me semble qu'elle est sérieusement menée à sa limite et pulvérisée par le **Dieu** de Carole Massé, dont le «je» n'est plus nommé ou prénommé mais devient l'historicité même du sujet de l'écriture. Enfin, je suis frappé du caractère religieux et messianique de cette généalogie: «Imaginer alors les lieux et les dates pour une femme miraculeuse» (p. 61), «S'attacher aux prénoms, une ascendance choisie / / Des femmes rôdent et reprennent l'histoire là où elle s'est déformée» (p. 69). Ce messianisme, nous le verrons, éclate de façon particulière dans le texte de M. Gagnon, où prétend parler cette «femme miraculeuse».

Pour revenir aux **Rendez-vous**, j'ai eu du plaisir à lire certaines pages émaillées de fines observations

sur ce qui se joue dans les lettres, ce qui s'y glisse en filigrane, le rôle du temps dans l'écriture et la lecture, le rôle du papier, de la calligraphie, tous ces indices qui sont autant d'indécences (p. 16), ce ton intime qui peut devenir intimidant à force d'intimer (p. 18), cette politesse qui est aussi une police (d'assurances?). Comme le note L. Cotnoir, «Il n'y a pas de lettre morte», tout parle dans la lettre, peut-être plus que dans la conversation, tout peut changer la configuration du rapport, ou l'accentuer, les ratures, les phrases anodines, les retards de la poste ou les fatales erreurs d'adresse: «Le commentaire, la justification, les précisions quand les questions accumulent des fins de non-recevoir» (p. 16). Tout révèle, pour qui sait lire, et en particulier le style: «Repérer dans certaines descriptions de plaisirs gastronomiques, votre inconsolable détresse» (p. 16). C'est d'ailleurs ces passages où l'autre est reçu, où se fait sentir la difficulté du rapport, qui me touchent le plus. La destinatrice pense beaucoup aux conséquences de ses mots sur la destinataire, aux manquements, aux pièges du langage; elle met de la patience, de l'attention et du temps («Il faut mettre du temps contre la distance»), elle pense même aux odeurs qui imprégneront le papier, elle est sensible aux contraintes de la correspondance qui en font un art bien particulier où le calcul, la mascarade, l'amplification, le secret sont souvent plus vrais que la spontanéité, où parfois il faut freiner «la tentation de tout dire, si forte». Mais une grande fatigue se manifeste tout au long du texte, lassitude, épuisement, découragement: «Plus personne ne correspond», «Quantité de dialogues s'interrompent sous la fatigue. Tension des nerfs.», «Est-il possible en ces jours irréels de lier connaissance?». Le rapport reste imaginaire, privé de simultanéité; il paraît aussi privé de réciprocité. Et l'autre, qu'on croirait voir s'allumer parfois, prendre vie, s'éteint aussitôt.

Il est dommage que L. Cotnoir se réfugie alors dans la chaude sécurité de la «sororité», dommage que le «je» en arrive à se concevoir comme sa seule visée et s'engouffre dans une espèce de figure légendaire de la femme miraculeuse. Une recherche de positivité a tendance à dominer les textes des femmes et cela ne m'apparaît pas le plus intéressant de ce qu'elles écrivent. Dans **La Lettre infinie**, le point de fuite mythique est encore plus flagrant, le «tu» s'évanouit progressivement, est littéralement avalé par le «je», par l'«ivre-vivante», par l'«infante immémoriale»: tout est sacrifié

à la déesse écrivaine, plus rien ne tient devant l'«infini de son désir».

Madeleine Gagnon: le fantasme de l'écriture innocente

Madeleine Gagnon a défini à maintes reprises quel type de lecture elle désire qu'on fasse de ses livres. Que ce soit dans l'entrevue de **Voix et images** ou dans ses textes mêmes, un pacte est proposé qui exclut toute lecture autre qu'amoureuse, paraphrastique, complice ou symbiotique. Cela étonne de la part d'une écrivaine qui ne cesse de revendiquer la différence et l'altérité. En tous cas, ce genre de pacte tout empreint de douceur cache une violence et plonge dans le paradoxe un lecteur comme moi qui, même après trois lectures attentives de **La Lettre infinie**, n'est pas parvenu à se laisser séduire, et convaincre encore moins. Aurai-je donc le droit d'afficher mon insatisfaction sans me rendre coupable de mal lire ou d'être un «critique à grilles»?

Car sous ses allures de tendre vulnérabilité, **La Lettre infinie** est un livre armé jusqu'aux dents, un livre qui multiplie les avertissements au lecteur-destinataire, lui enseigne continuellement les bonnes manières de lire et celles qu'il faut éviter. Et cette adhésion demandée par le destinataire n'est rien d'autre qu'une conversion: ce livre ne se présente-t-il pas comme le «Livre de l'Essentiel» (clin d'oeil à Jabès)? Le lecteur est coïncé: «Seule ta lecture frivole souffrira d'agacement ou de découragement» (p. 48), «Ne tente pas de critiquer ces marques de couleurs, de vocables ou de sons, ne t'engage pas dans le procès vain, ne construis aucune preuve. Je ne te laisse pas d'indices, je brouille tout parce qu'il n'y a pas de livre clair entre nous» (p. 43). A l'époque où je me régalaïs de Krishnamurti, j'aurais aimé cette «Bible des temps nouveaux»... C'est par petites remarques de ce genre que se construit l'interpellation au lecteur-destinataire. Ce dernier est sauvé s'il consent à se laisser prendre, s'il adopte l'univers sémantique de **La Lettre infinie**: «As-tu décelé l'éblouissant bonheur de certaines inexpressions particulières, l'envie de ne pas tout révéler, la liturgie du secret qui nous lie et consacre nos solitudes?» (p. 48) Cette dernière phrase rejoint par d'autres voies une intuition présente dans le livre de L. Cotnoir: l'important, pour que la correspondance devienne communion, n'est pas le secret mais bien sa **liturgie** qui permet de croire que le secret existe.

Les paradoxes abondent dans ce livre, on est toujours en position de double contrainte, comme si tous les efforts pour déjouer la censure contribuaient à créer une censure plus puissante, plus subtile: préventions, refus de la parole claire... M. Gagnon a beau esthétiser ce refus en un vague culte de l'informe et de l'indéterminé, il n'en demeure pas moins au coeur de l'écriture du livre. M. Gagnon nous explique ce qui lui fait peur dans la parole trop directe: «Toute parole ou écriture triomphante devient arrogante: discursive» (p. 19). Remarque qui fait écho au passage de son entrevue de **Voix et images** dans laquelle elle exprime son point de vue d'écrivain sur la critique et sur l'acte de lecture. M. Gagnon, comme beaucoup d'autres écrivains actuels, combat l'universitaire (en elle et autour d'elle), combat l'impérialisme du Signe et du Sens, veut redonner à la poésie sa spécificité, son aura, son immanence. C'est un pari tout à fait louable, mais je doute qu'elle y soit encore parvenue: la solution (imaginaire) qu'elle propose ne me satisfait nullement, je n'y vois aucun dépassement de la question. Pourtant, je partage sa lassitude devant les discussions stériles, mais M. Gagnon me paraît encore prisonnière d'un conflit de **doubles** au bout duquel la Sainte Parole que l'on vénère et cherche à protéger est bien ce qui est sacrifié.

L'esthétique de M. Gagnon est trop belle, trop lisse, trop complaisante pour ne pas cacher quelque double monstrueux à expulser. Il y a bien une tentative de parler depuis l'«entre» du duel, depuis la «plaie», depuis la «faille», mais quoiqu'elle prétende, M. Gagnon ne rend pas cet «entre» irréductible et conserve sa position duelle. L'«Autre» évincé par le discours de l'auteure est continuellement présent et repérable sur un paradigme très codé dans les écritures actuelles, surtout dans les écritures de femmes: «savoir», «plein», «sécurité», «certitude», «connu», «Même», «étanchéité», «grilles» en sont les termes indexés, auxquels sont opposés: «dérive», «crise», «étrangeté», «différence», «informe», «folie», «trou», «jouissance» et autres «vocables poétiques» tels que «mouvance», «partance», «perte», «latence éternelle», «infinie liberté», «cri», «vertige», «trame blanche», etc. Les mots les plus privilégiés demeurent: «silence», «vide», «rien» et absence». On se croirait en compagnie de Mallarmé: en effet, l'art (l'écriture) est là pour positiver ces mots. Et la fascination du Livre-monument.

Je veux insister sur le caractère religieux du livre,

caractère qui, à l'examen du lexique, semble dériver d'une stratégie consciente de la part de l'auteure. Il se peut qu'au sein d'un certain groupe d'intellectuels des formules du type «lettre infinie», «fiction divine» ou «l'éternité et la fugacité des choses» produisent un choc, un dégoût; on n'a qu'à se rappeler la controverse entre la NBJ et les Herbes Rouges à ce sujet. Bien sûr, on n'en a pas fini avec le religieux et je suis persuadé, à l'instar de René Girard, qu'une théorie du religieux peut s'avérer un lieu critique très fécond. Je doute que le religieux de Madeleine Gagnon recèle quelque force critique, sinon celle de nous transporter, après deux décennies dominées par l'agnosticisme, à l'autre pôle du pendule. J'y décelle plutôt une grande fatigue théorique et un attrait pour le merveilleux, le magique, le sacré.

Ce mouvement se comprend, après le terrorisme politique et idéologique des dernières années. On n'échappe pas aussi facilement au conflit des doubles! Le religieux de Madeleine Gagnon n'a rien de chrétien, même si plusieurs de ses images découlent directement du Nouveau Testament. Le religieux de **La Lettre infinie**, dans son rejet de tout Dieu, est une plongée dans le mythe. Mythe de l'écriture innocente d'abord, exempte d'idéologie, sans rapport avec l'histoire (à condition qu'elle se couvre d'un voile, de secret, qu'elle demeure virtuelle (p. 50): est-ce encore la fatigue, ou la peur de sa propre violence, qui pousse à nier le conflit et amène à se réfugier dans une «fiction blanche» qui n'ose plus rien dire franchement et se voile d'absence? **La Lettre infinie** est le programme d'une écriture fantasmée, le mode d'emploi pour une écriture «pure». M. Gagnon a bien raison d'écrire: «je fabrique le commentaire infini sur l'émergence d'une seule parole vers toi» (p. 42). L'écriture jouit de se représenter sa venue et n'existe que de répéter inlassablement cette «scène primitive» du premier élan poétique ou amoureux. On sait cette quête impossible à réaliser, mais on la poursuit toujours. Et quand se dessine enfin quelque chose de clair, on brouille toutes les pistes, car ce genre d'écriture, comme l'amour courtois, vit de ne jamais se réaliser: «Si tu m'adresses une réponse, quelle qu'elle soit, je me volatilise» (p. 50), d'où l'adresse à un seul Dieu possible, l'Absent, l'«être de fiction» jamais réalisable: «L'espace qui s'ouvre est immense, démesuré, ne semble avoir aucun point de départ, ou d'arrivée, une lettre qui n'a pas de but, aucun autre projet que son étendue, aucune attache, aucune référence» (p. 97)...

Toutes ces écritures sur l'écriture-en-train-de-s'écrire ou en-devenir, ou perdue-à-retrouver, fonctionnent comme des incantations hallucinatoires, des formules magiques chargées de nous ouvrir les portes d'un imaginaire nostalgique de l'enfance: écritures performatives qui n'existent que de se proclamer. Formule rituelle, **La Lettre infinie** se veut le «Sésame ouvre-toi!» de la fiction: «Recommençons depuis le début: c'était au temps de la magie des mots, quand de dire maman elle revenait», ces mots «enrobés de musique inouïes», «c'était avant la narration, avant le drame des images repérables, une écriture débordante et magnanime» (p. 53). M. Gagnon ne manque pas de somptueuses épithètes pour renouer avec une conception immanente de l'écriture et du désir, un désir généreux», sans limites, né de lui-même. La destinataire en vient à se diviniser, surtout dans le chapitre troublant sur le «Fils»: elle s'appelle «JE SUIS», comme Dieu au buisson ardent, elle dit: «Le septième jour, je me reposerai» (p. 64); identification au Christ: «J'ai été ta figure réparatrice. Après moi le règlement de compte n'était plus possible», à Dieu: «Mais, tu ne pouvais plus me regarder sans te pulvériser» (p. 50). L'épistolai-re devient apostolat. Il était une fois une missive qui rêvait d'être un pneumatique, «premier souffle», «rythme initial»...

Même si «jamais rien ne commence ni ne finit» (dans l'ordre du sens), mon article touche à sa fin. Je suis loin d'avoir épuisé le livre de Madeleine Gagnon. Je pense qu'il serait par exemple très fructueux pour sa compréhension d'étudier la place du destinataire, du «tu» et du «vous», dont l'identification est mouvante: parfois opposé au «je», vers la fin il tend à s'y confondre, comme si la destinatrice (qui n'est pas nécessairement une personne) en venait à s'adresser à elle-même. En ce sens, la parenté avec **Les Rendez-vous par correspondance** est remarquable. J'ai noté précédemment comment **La Lettre infinie** transportait avec elle son «protocole de lecture». C'est le cas de nombreux livres actuels et je pose l'hypothèse que ces définitions du lecteur idéal dans le texte assument une fonction phatique bien précise: tout acte d'écriture et de lecture présuppose un minimum de croyance et de confiance, qui assurent un climat favorable. Dans la confusion actuelle des rituels, l'écrivain doit créer pour lui-même ce climat et souvent tout son travail d'écriture y passe: comment écrire? pour qui? sont les questions qui parcourent de manière obsessionnelle de nombreuses

productions actuelles, jusqu'à les étouffer parfois.

Ce doit être un des paradoxes de **La Lettre infinie**, à force de la critiquer et de la citer, j'en viens à l'aimer! Du moins, j'en admire certains passages de grande beauté. On dirait que M. Gagnon, comme Paul Valéry et tous les esthétisants, écrit pour être citée (sort qui lui est d'ailleurs réservé dans de nombreux livres de femmes). Mais l'énonciation peut contredire l'énoncé: M. Gagnon impose un rythme, lent, méandreux, qui ne suggère nullement le «cri» dont elle parle tant. Jamais la tension ne s'accumule suffisamment pour former le cri, tout est si «évanescent»! Si j'aime quelques passages, l'ensemble me déplaît, ce maniérisme elliptique un peu irritant, ainsi que le ton récitatif qui lasse à la longue. Me déplaît également le messianisme dont j'ai parlé plus haut. Disons que j'aurais le goût de tout reponctuer autrement, pour donner vie à cette statue de sel. Parfois aussi, l'enseignante resurgit pour nous donner des explications pédagogiques: on aurait pu se passer du petit exemple de fiction qui n'en est pas une à la page 47; cela fait démonstration à l'usage des imbéciles, est symptomal en tous cas de la vocation d'«accoucheuse d'écrivaines» que veut se donner M. Gagnon. Il reste que ce qu'elle nous propose comme voie d'écriture me paraît sans avenir et voué à une redondance sclérosante.